Un nationalisme tourné vers l'Amérique et les colonies : l'exportation du « Roman canadien » des Éditions Édouard Garand

Marie-Hélène Constant* et Caroline Loranger**

S'il est connu que l'importation de littérature européenne et américaine a joué un rôle prépondérant dans le développement du marché du livre au Québec¹, la question de l'exportation de la littérature canadienne-française reste quant à elle peu étudiée. Les données sur la distribution du livre canadien au-delà des frontières de la province donne l'impression que la littérature canadienne-française n'est pas exportée avant les années 1940. Or, l'étude des réseaux commerciaux empruntés par la maison d'édition Édouard Garand dès 1924 jette un nouvel éclairage sur l'exportation des œuvres littéraires canadiennes-françaises.

En 1923, Édouard Garand (1901-1965) fonde à Montréal une maison d'édition destinée à promouvoir la littérature canadienne au sein de la classe populaire francophone à travers le pays. Gérard Malchelosse, membre du comité éditorial, insiste d'ailleurs sur l'ancrage nationaliste des Éditions Édouard Garand qui proposent « une édition canadienne de romans canadiens, écrits pour des Canadiens par des Canadiens et

* Marie-Hélène Constant termine un doctorat au Département des littératures de langue française à l'Université de Montréal. Ses recherches, sous la direction de Martine-Emmanuelle Lapointe, portent sur l'étude des discours métacritiques sur le postcolonialisme en regard de l'histoire littéraire et de l'institution universitaire.

** Caroline Loranger est doctorante à l'Université de Montréal. Elle termine une thèse, dirigée par Karim Larose, portant sur les formes du roman au Québec au cours de l'entre-deux-guerres. Ses activités de recherche portent principalement sur l'histoire culturelle, la théorie du roman et l'histoire de la réception littéraire au Québec. En 2019, elle commencera un stage postdoctoral sur le radoroman canadien-français à l'Université du Québec à Montréal.

¹ Les sections sur les librairies et l'importation du livre au Canada français des différents tomes de *La vie littéraire au Québec* sont éclairantes sur la manière dont l'importation a, petit à petit, pris une place appréciable du marché du livre canadien. Voir en particulier Denis Saint-Jacques et Maurice Lemire (dir.) *La vie littéraire au Québec*, t. V : « Sois fidèle à ta Laurentie, 1895-1918 », Québec, Presses de l'Université Laval, 2005; et Denis Saint-Jacques et Lucie Robert (dir.), *La vie littéraire au Québec*, t. VI : « Le nationaliste, l'individualiste et le marchand, 1919-1933 », Québec, Presses de l'Université Laval, 2010.

imprimés au Canada par des Canadiens. C'est une entreprise nationale destinée à fournir un stimulant de patriotisme, tout en aidant les auteurs de chez nous en propageant leurs ouvrages². Bien que ces affirmations laissent croire que les Éditions Édouard Garand s'adressent exclusivement à un public local, l'étude de l'exportation des 78 titres de la collection «Le Roman canadien» publiés entre 1923 et 1944, nous informe sur des réseaux de distribution particulièrement étendus : au premier plan de ce rayonnement se trouvent les colonies françaises et britanniques, puis l'Amérique, depuis New York jusqu'à Buenos Aires.

À partir des documents déposés dans le Fonds Édouard Garand³ et du dépouillement du supplément «La vie canadienne» inséré dans les publications de l'éditeur⁴, nous étudierons ces réseaux en regard de leurs positionnements coloniaux, intellectuels et marchands pour montrer la logique commerciale de la collection «Le Roman canadien». Dès le début des années 1920, la maison d'édition annonce, dans ses différents organes publicitaires, que ses romans sont vendus dans des points de dépôt en France, en Grande-Bretagne, mais aussi, de manière plus surprenante, à Saïgon, à Alger, à Cape Town, en Chine et au Japon. L'éditeur semble alors exploiter principalement les réseaux des villes coloniales françaises et britanniques pour diffuser la littérature canadienne outremer au sein de différentes librairies francophones. Puis, à partir de 1944, Garand ouvre de nouveaux réseaux de distribution vers l'Amérique latine, mobilisant un ensemble de relations diplomatiques et politiques, dans le but avéré de faire la promotion du roman canadien. L'étude de l'investissement des espaces coloniaux français et britanniques par une maison d'édition

² Gérard Malchelosse, «Les Éditions Édouard Garand. Leur mission, leurs œuvres.», dans Jean Féron, *Le patriote 1837-38*, Montréal, Éditions Édouard Garand, 1926, p. 66.

³ Le Fonds Édouard Garand est conservé par la Division de la gestion de documents et des archives de l'Université de Montréal. Il contient 1,10 m de documents textuels et six photographies. Dans le cadre de la présente recherche, nous avons dépouillé la correspondance reçue et adressée par Édouard Garand (P0064/B et P0064/C), les coupures de presse (P0064/D), la publicité de la maison d'édition (P0064/H), de même que les documents relatifs à son administration (P0064/J) et les listes d'abonnés (P0064/K).

⁴ À partir de 1925, les romans de la collection «Le Roman canadien» comportent un appendice intitulé «La vie canadienne». Ce supplément contient des chroniques éminemment autoréférentielles où l'on discute de la place des Éditions Édouard Garand dans le paysage littéraire et éditorial canadien-français, et des auteurs qui y publient. Outre ces textes, on retrouve également dans le supplément des critiques littéraires, des portraits d'écrivains et de la publicité.

canadienne-française de la première moitié du xx^e siècle conduira à remettre en question l'apparente fermeture du nationalisme canadien des éditions Garand et montrera que le commerce du livre des années 1940 ne passe pas nécessairement par les réseaux attendus.

L'exportation du livre au Canada français

Pour comprendre les pratiques commerciales de la maison d'édition, dressons d'abord un historique de l'exportation du livre au Canada français. Sous le régime colonial français, l'absence de presse empêche la production littéraire locale et, par le fait même, l'exportation de textes écrits au Canada. L'arrivée d'une première presse en 1764 permet d'abord l'impression de journaux qui, par leur nature éphémère et leur ancrage dans l'actualité, ne sont pas destinés à l'exportation, même si on y retrouve parfois de la littérature. L'édition d'œuvres canadiennes-françaises en volume ne commence qu'à partir des années 1830 avec la publication d'un premier recueil de poésie, *Épîtres, satires, chansons, épigrammes et autres pièces de vers*, de Michel Bibaud, puis d'un premier roman en 1837, *L'influence d'un livre* de Philippe Aubert de Gaspé fils. Si la production littéraire canadienne-française ne cesse de croître à partir de ce moment, elle demeure encore trop modeste pour permettre une exportation d'importance. Le ratio export-import du livre au Canada varie ainsi entre 4 % et 7 % entre 1875 et 1918, ne franchissant la barre des 12 % qu'en 1886⁵. Malgré la relative marginalité de l'exportation, le développement de la poste, la création d'un réseau de chemins de fer étendu et l'ouverture du port de Montréal aux cargos permettent un transport de plus en plus efficace des marchandises non seulement au niveau national, mais aussi international; au tournant du xx^e siècle, les exportations de livres depuis le Canada se font alors à destination de 22 pays⁶. Les États-Unis accaparent la plus grande part de marché, destinataires de 36,31 % de ces envois⁷.

Les exportations spécifiquement canadiennes-françaises visent quant à elles principalement le marché français, envisagé non

⁵ Fiona A. Black, «Les sources d'approvisionnement de la librairie», dans Yvan Lamonde, Patricia Fleming et Fiona A. Black (dir.), *Histoire du livre et de l'imprimé au Canada*, t. II, (1840- 1918), Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2005, p. 218.

⁶ Ibid.

⁷ Ibid.

seulement d'un point de vue commercial, mais également symbolique. Une percée sur le marché français est perçue comme un gage de prestige littéraire; la qualité de la littérature canadienne se voyant cautionnée par sa distribution et sa vente dans la métropole. Les libraires et les imprimeurs canadiens-français, qui jouent aussi jusqu'à l'entre-deux-guerres le rôle d'éditeur, s'assurent ainsi d'une visibilité durant l'Exposition universelle de Paris de 1900, non seulement dans un effort de valorisation de la littérature canadienne-française, mais aussi dans le but de consolider des transactions commerciales pour l'importation du livre français et l'exportation de la littérature canadienne-française. Cette dernière reste néanmoins essentiellement diffusée à l'échelle nationale : la Bibliothèque de l'Action française, puis les maisons d'édition professionnelles qui s'établissent durant l'entre-deux-guerres — les Éditions Édouard Garand (1923), les Éditions Albert Lévesque (1926) et les Éditions du Totem (1933) — concentrent leurs activités sur le circuit du commerce intérieur, qui se limite le plus souvent aux frontières de la province, mais qui rejoint dans certains cas la population francophone de l'ensemble du Canada. Le livre canadien-français circule aussi aux États-Unis, mais dans une moindre mesure en comparaison de la littérature canadienne-anglaise. Libraires et éditeurs ont le désir de desservir les communautés francophones établies dans les États du Nord-Est américain où se sont massivement établis les Canadiens français à la fin du XIX^e siècle. Le marché américain reste toutefois difficile à percer de manière durable : la Librairie Beauchemin ouvre par exemple une succursale au Massachusetts en 1912, mais l'entreprise est un échec et son inventaire est liquidé en 1915⁸. Les écrivains canadiens-français déplorent aussi de n'avoir accès ni au marché britannique, ni à celui du Dominion comme leurs homologues canadiens-anglais à cause de la barrière de la langue⁹. Les Éditions du Mercure / The Mercury Press (1927), associées à la Ryerson Press de Toronto, développent bien un catalogue bilingue proposant des traductions anglaises d'œuvres canadiennes-françaises¹⁰ et ont pignon sur rue à Londres et

⁸ Jacques Michon (dir.), *Histoire de l'édition littéraire au Québec au XX^e siècle*, t. II : « Le temps des éditeurs, 1940-1959 », Montréal, Fides, 2004, p. 145.

⁹ Janet B. Friskney et Carole Gerson, « Les écrivains et le marché de la littérature », dans Carole Gerson et Jacques Michon (dir.), *Histoire du livre et de l'imprimé au Canada*, t. III : « De 1918 à 1980 », Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2007, p. 140.

¹⁰ Jacques Michon, « L'édition au Québec », dans Carole Gerson et Jacques Michon (dir.), *Histoire du livre et de l'imprimé au Canada*, t. III, p. 213.

à New York, mais ce cas de figure est plutôt unique dans le paysage éditorial canadien-français. Dans de telles conditions, l'exportation de la littérature canadienne-française semble limitée.

La Seconde Guerre mondiale provoque ensuite le renversement du rapport import-export au Canada français. Paris étant sous l'Occupation allemande, Montréal devient soudainement la plaque tournante principale de l'exportation de la littérature francophone dans le monde, provoquant un boom éditorial sans précédent au Québec. De nombreuses maisons d'édition ouvrent leurs portes et, pour la première fois de son histoire, le Québec vend plus de livres qu'il n'en importe¹¹. Les éditeurs canadiens-français obtiennent le droit de rééditer des œuvres d'auteurs français en échange d'une redevance de 10 % au bureau du Séquestre des biens ennemis¹². Les auteurs français à l'Index ou jugés dangereux par les autorités cléricales et dont les œuvres ne circulaient auparavant que sous le manteau — Balzac, Baudelaire, Hugo, Descartes, Proust mais aussi des écrivains contemporains tels Colette, Montherlant, Gide, Camus, Sartre, etc. —, sont maintenant imprimés, distribués et exportés depuis Montréal¹³. Certains jeunes auteurs canadiens-français comme Rina Lasnier, Anne Hébert, Gabrielle Roy, Yves Thériault et Alain Grandbois profitent aussi de ce boom éditorial; les éditeurs ont maintenant les moyens de prendre des risques financiers en publiant des auteurs inconnus. Ce succès ne dure toutefois qu'un temps : une fois la guerre terminée et la France libérée, Paris reprend ses droits et se réinstalle comme centre de la diffusion de la littérature francophone mondiale. Jusqu'au milieu du xx^e siècle, l'exportation de livres canadiens-français reste en somme une pratique plutôt marginale dans un marché dominé par l'importation de livres européens. Même dans les nouvelles dispositions commerciales de la Seconde Guerre mondiale, c'est d'abord et avant tout l'œuvre française qui est exportée.

Les Éditions Édouard Garand : un modèle commercial unique

Dans ce contexte, l'entreprise d'Édouard Garand est singulière à bien des égards. S'étant lancé en affaires en 1923 à l'âge de 22 ans, Garand est, comme le souligne Claude-Marie Gagnon, un véritable

¹¹ Jacques Michon (dir.), *Histoire de l'édition littéraire au Québec au XX^e siècle*, t. II, p. 76.

¹² Ibid., p. 23.

¹³ Ibid., p. 14.

«homme-orchestre, [il] cumule les fonctions d'éditeur, d'imprimeur et de distributeur. Seule la rédaction des romans lui échappe¹⁴». Au moment où les Éditions Édouard Garand se mettent en branle, l'éditeur prend acte de l'écart qui commence à se creuser entre la littérature populaire et celle davantage destinée à une élite, au fur et à mesure que l'offre littéraire se diversifie. Alors que les trois autres éditeurs qui s'établissent durant cette période — Albert Lévesque, Albert Pelletier et Louis Carrier — choisissent d'exploiter tantôt la littérature générale (Lévesque et Pelletier), tantôt les éditions de luxe (Carrier), Garand mise plutôt sur la littérature populaire canadienne-française, en adressant ses publications principalement aux cols blancs et aux femmes au foyer. Il est presque seul à exploiter cette part de marché, n'ayant véritablement comme concurrent que la Librairie Pony, qui se spécialise dans l'importation de littérature populaire française et avec qui les relations restent toutefois sous le signe de la coopération plutôt que de la compétition. La maison d'édition d'Édouard Garand connaît alors un succès croissant et son catalogue complet compte 182 titres (des romans, des pièces de théâtre, des recueils de poésie, des essais, mais aussi des réimpressions d'œuvres ou d'ouvrages ayant connu un succès populaire et critique, telle que la deuxième édition d'*Émile Nelligan et son œuvre* de Louis Dantin) publiés au rythme incroyablement soutenu d'au moins un livre par mois, pendant dix ans. La fortune de la maison d'édition repose principalement sur la collection «Le Roman canadien», composée de textes canadiens inédits, dans des genres variés allant du roman historique au roman policier, en passant par la fiction sentimentale pour jeunes filles. Les couvertures aux couleurs vives, la disposition du texte sur deux colonnes sur un papier de basse qualité et la reprise des canevas narratifs usuels de la littérature populaire feront dire à l'éditeur Louis Carrier, dont les pratiques d'édition de luxe sont très loin de celles de Garand, que la maison d'édition de celui-ci produit «*the cheapest of literary trash*»¹⁵. Les membres du comité éditorial de la maison d'édition Édouard Garand ne sont pas dupes quant à la qualité de la littérature qu'ils publient. Jules Larivière écrit, à ce sujet, en 1926 :

¹⁴ Claude-Marie Gagnon, «Les éditions Édouard Garand et la culture populaire québécoise», *Voix et Images*, vol. 10, n° 1, 1984, p. 124.

¹⁵ Louis Carrier, [Lettre à Sir Andrew Macphail], 13 novembre 1929. Archives du Groupe de recherche sur l'édition littéraire au Québec (AGRÉLQ), Fonds Louis-Carrier.

Nous ne sommes pas assez fats pour croire que les quelque vingt volumes déjà parus dans notre collection soient des chefs-d'œuvre; personnellement, je crois plutôt que dans trente ans, ils seront complètement oubliés et que, si plus tard, nos noms sont vaguement évoqués, ce ne sera que comme l'on mentionne, de nos jours, ceux des pionniers qui ont abattu les arbres occupant l'emplacement d'un village. On ne sait rien de leur vie, leur œuvre ne vit que par ce qu'elle a permis aux autres d'accomplir¹⁶.

On demeure néanmoins convaincus de l'importance du travail de la maison d'édition dont le but est de « donner un essor prodigieux à notre littérature, de contribuer à la diffusion de nos romans et, enfin, d'être un stimulant pour les jeunes talents inactifs qui n'attendaient que le moment propice pour se mettre résolument au travail¹⁷ ». De 1923 à 1932, à une époque où le marché du livre neuf stagne¹⁸, Garand publie la moitié de tous les romans de la province¹⁹ à un tirage passant de 3 000 à 10 000 exemplaires par roman à partir de 1926. Le succès colossal de la collection tend à montrer que Garand a su viser juste et que sa maison d'édition est venue combler un vide dans le champ littéraire canadien-français de l'entre-deux-guerres.

Selon Lucie Robert, les Éditions Édouard Garand tirent leur épingle du jeu grâce à la recherche d'un marché spécifique et à leur circuit de diffusion²⁰ qui n'emprunte pas le circuit lettré, mais qui est calqué plus largement sur le modèle clérical populaire s'appuyant principalement sur le bouche-à-oreille et la publicité à l'intérieur de leurs publications²¹. Le modèle d'affaires de la maison d'édition repose aussi sur des livres à très bas prix : 25 cents en kiosque et en librairie, soit le tiers du coût habituel des livres sur le marché canadien-français, et 30 cents pour les envois postaux. La formule d'abonnement n'est

¹⁶ Jules Larivière, « Causons », supplément « La vie canadienne », n° 6, dans Jean Féron, *La taverne du diable*, Montréal, Éditions Édouard Garand, 1926, p. 78.

¹⁷ Gérard Malchelosse, « Les Éditions Édouard Garand, leur mission, leurs œuvres », p. 66.

¹⁸ Lucie Robert, « Prolégomènes à une étude sur les transformations du marché du livre au Québec (1900-1940) », dans Yvan Lamonde (dir.), *L'imprimé au Québec : aspects historiques (18^e-20^e siècles)*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, coll. « Culture savante », n° 2, 1983, p. 235.

¹⁹ Denis Saint-Jacques et Lucie Robert (dir.), *La vie littéraire au Québec*, t. VI, p. 394.

²⁰ Lucie Robert, « Prolégomènes à une étude sur les transformations du marché du livre au Québec (1900-1940) », p. 229 et p. 235.

²¹ Claude-Marie Gagnon, « Les éditions Édouard Garand et la culture populaire québécoise », p. 127.

pas unique à Garand; tous les éditeurs qui lui sont contemporains utilisent ce mode de diffusion à plus ou moins grande échelle, mais elle devient véritablement le fer de lance de l'homme d'affaires. À titre de comparaison, l'abonnement aux publications de la Bibliothèque de l'Action française coûte cinq dollars en février 1919²², prix qui passe à dix dollars en décembre de la même année²³. Le modèle commercial établi par la maison d'édition est ainsi « [à] l'opposé d'une conception artisanale de l'édition véhiculée par l'élite, Garand et son équipe de collaborateurs marquent l'avènement d'une conception commerciale de la production littéraire²⁴ ». Cette production est rapide, peu onéreuse et cherche à rejoindre une clientèle de plus en plus vaste.

Ce désir de rentabilité commerciale accrue se double d'une visée nationaliste prégnante. Comme son nom l'indique, la collection « Le Roman canadien » repose sur la diffusion de la littérature canadienne et Garand le martèle dans nombre de publicités annexées aux œuvres : « Les romans canadiens sont écrits par des Canadiens, imprimés par des Canadiens, avec du papier canadien, illustrés par des Canadiens, et édités par des Canadiens pour le bénéfice des Canadiens²⁵. » Ce nationalisme canadien-français est bien en phase avec son époque : au tournant du xx^e siècle l'idée de « colonies canadiennes-françaises », sorte de francophonie canadienne avant l'heure qui recouvre à la fois les territoires canadiens occupés par les communautés francophones et les groupes d'« expatriés » à l'étranger, est relayée dans les journaux et les revues. Il en va aussi d'un fort sentiment de résistance nationale, qui reprend parfois la rhétorique d'un combat contre l'assimilation linguistique et culturelle. En témoignent ces mots où l'on retrouve, en

²² « Sur versement de \$5, nous adressons aux souscripteurs sans qu'ils aient à le demander, toutes les publications nouvelles de l'*Action française*, au fur et à mesure qu'elles paraissent. Les \$5 épuisés, il lui [le souscripteur] suffit de renouveler cette provision pour continuer à recevoir les nouveautés et commander ce qu'il lui plaît. » Jean Beauchemin, « La vie de l'*Action française* », *L'Action française*, février 1919, p. 92.

²³ « On sait que l'abonnement de \$5 donne droit à l'envoi, sans commande spéciale, de toutes les publications de l'*Action française*, sauf la revue; l'abonnement de \$10 donne droit à l'envoi des principales nouveautés canadiennes, en plus de nos publications [...]. » Jean Beauchemin, « La vie de l'*Action française* », *L'Action française*, décembre 1919, p. 567.

²⁴ Jacques Michon (dir.), *Histoire de l'édition littéraire au Québec au xx^e siècle*, t. I : « La naissance de l'éditeur, 1900–1939 », Montréal, Fides, 1999, p. 333.

²⁵ « Les plus beaux romans canadiens sont publiés par les ÉDITIONS ÉDOUARD GARAND », publicité dans Jean Féron, *L'aveugle de Saint-Eustache*, Montréal, Éditions Édouard Garand, 1926, p. 80.

creux, les conclusions du Rapport Durham de 1839 contre lesquelles la maison d'édition se dresse : « En novembre, la maison Édouard Garant a publié un livre par semaine, ce n'est pas mal pour un pays que l'on a dit sans littérature²⁶ ». Dans son étude sur l'éditeur, François Landry avance que

[l]a volonté ferme de faire de la littérature canadienne-française l'objet d'un commerce et, de surcroît, d'un commerce rentable, n'est pas la moindre des caractéristiques de l'éditeur montréalais dont les arguments de vente s'articuleront toujours autour de deux idées-force : offrir à lire des intrigues palpitantes, apparentées aux romans-feuilletons français, mais [...] écrites par des auteurs d'ici²⁷.

Marie-Hélène Grivel soutient également que la mise en place de la collection « Le Roman canadien » est une manière d'occuper le marché de la littérature populaire que le fascicule américain commence à inonder et, qu'en ce sens, « [l]a recette de l'éditeur est simple : concurrencer les importations²⁸ ».

Comme le rappellent Carole Gerson et Jacques Michon, « [l]e seul fait de publier des livres canadiens constitue à l'époque un acte de patriotisme culturel²⁹ ». Le positionnement nationaliste et patriotique de la collection est aussi à mettre en parallèle avec l'institutionnalisation de la littérature canadienne-française qui, à cette époque, commence réellement à s'autonomiser. C'est probablement cette forme de nationalisme littéraire, particulièrement exacerbé dans le cas des Éditions Édouard Garand, mais présente aussi chez d'autres maisons d'édition, qui a amené les chercheurs à voir le champ littéraire canadien-français comme tourné vers l'intérieur.

²⁶ « Mouvement littéraire », supplément « La vie canadienne », n° 4, dans Jean Féron, *Les cachots d'Haldimand*, Montréal, Édouard Garand, 1926, p. 80.

²⁷ François Landry, « Les éditions Édouard Garand et les années 20 », *L'édition du livre populaire*, Sherbrooke, Les Éditions Ex Libris, 1988, p. 38.

²⁸ Marie-Hélène Grivel, « Les éditions Édouard Garand ou quand le patriotisme revêt les codes de la modernité (1923–1933) », dans Cécilia W. Francis et Robert Viau (dir.), *Transmissions et transgressions dans les littératures de l'Amérique francophone*, Moncton, Éditions Perce-neige, coll. « Archipel/APLAQA », 2017, p. 67.

²⁹ Jacques Michon, « L'édition au Québec », dans Carole Gerson et Jacques Michon (dir.), *Histoire du livre et de l'imprimé au Canada*, t. III, p. 214.

Exploiter le réseau colonial (1924-1927)

Dans les archives du Fonds Édouard Garand, on découvre pourtant du papier à lettres utilisé pour la collection « Le Roman canadien » portant l'en-tête : « Faire rayonner la littérature canadienne dans le monde entier³⁰ ». L'adresse de correspondance de la lettre, le 1423-25-27, rue Sainte-Élisabeth à Montréal, nous aiguille sur la période à laquelle ce papier à en-tête a pu être utilisé : les Éditions Édouard Garand déménagent leurs bureaux à cette adresse en 1926. L'en-tête comprend aussi une liste des différentes collections de la maison d'édition et d'autres publications imprimées sur ses presses : « Le Roman canadien », « Les Récits canadiens », « Le Montagnard », « Le Bulletin paroissial », « Le Théâtre canadien » et « Le Canada qui chante », ce qui tend à confirmer l'hypothèse que ce papier à lettres a été utilisé à la fin des années 1920 puisque la plupart de ces publications sont abandonnées à partir de 1927. Loin de s'astreindre au marché national, Garand vise donc explicitement la diffusion de sa production à l'étranger.

Une épreuve d'impression du catalogue de la collection du « Roman canadien » retrouvée dans les archives confirme cette hypothèse. La deuxième de couverture du catalogue comprend une liste de recommandations à l'intention des acheteurs : « Notre organisation nous permet de vendre nos volumes le même prix aux États-Unis, à Terre-Neuve, en France, au Maroc français, aux Antilles, et en Indochine³¹ ». Le catalogue ne porte pas non plus de date et, encore une fois, c'est le rappel de l'adresse de la maison d'édition, cette fois-ci le 153a, rue Sainte-Élisabeth à Montréal, qui nous permet de le situer en 1924. La mention de la France, du Maroc français, des Antilles et de l'Indochine est surprenante et esquisse les contours d'une exportation qui passerait par les réseaux coloniaux de l'empire français. Malgré l'absence complète de correspondance portant sur l'exportation des romans canadiens pendant les années 1920-1930 dans le fonds d'archives, il nous est tout de même possible de connaître les modalités de ces exportations. Le titre de la liste, « Faits importants

³⁰ Jules E. Larivière, [Lettre à « Bien cher ami »], s. l., s. d., f. 1. Division de la gestion de documents et des archives de l'Université de Montréal, Fonds Édouard-Garand (P0064/H, H1). À partir de maintenant, toutes les références au Fonds Édouard-Garand seront présentées sous l'abréviation « Fonds É.-G. ».

³¹ « Faits importants à retenir pour vos clients », [Catalogue de la collection « Le Roman canadien » des Éditions Édouard Garand], Montréal, [1924?], f. 2. Fonds É.-G. (P0064/H, H1).

à retenir pour vos clients», incite à croire que Garand a sécurisé des points de dépôts dans ces régions et ne s'adresse donc pas à des abonnés canadiens-français qui y seraient expatriés, comme il le fait aux États-Unis. On sait en effet que de nombreux abonnés individuels habitent aux États-Unis grâce aux listes d'abonnés et aux résultats des concours lancés par la maison d'édition sur lesquelles figurent les adresses des gagnants³². Quant à Terre-Neuve, dans les années 1920, elle ne fait pas encore partie de la Confédération canadienne et est à ce titre toujours une colonie britannique. En plus des réseaux coloniaux français, Garand pourrait donc aussi passer par le réseau colonial britannique, mais il n'est pas non plus possible d'exclure la possibilité que, tout comme pour les États-Unis, le commerce avec Terre-Neuve n'implique que les abonnements individuels à la collection; la communauté francophone terre-neuvienne, bien que petite, est bel et bien existante.

S'il est possible que les deux pratiques — les points de dépôts et la vente directe aux expatriés — coexistent, d'autres documents nous invitent à penser que ce sont les points de dépôts qui ont le plus d'importance dans le commerce extérieur. Dans une page du supplément «La vie canadienne» du roman *Le trésor de Bigot* d'Alexandre Huot (1926), une note de Garand vante sa percée sur les marchés internationaux :

«Les Belles Éditions», R. Duperay, Libraire rue de Constantin[e], Alger, vend le Roman Canadien. Avec ce nouveau dépositaire en Afrique, nous avons les deux extrémités de l'Afrique, car depuis longtemps, nous allons à «Cape-Town, Afrique du Sud» grâce à l'organisation de Dawson & Son qui sont également nos dépositaires à Paris et à Londres.

Nous allons également en Indochine, à Saigon, rue Catinat, grâce à la société anonyme des Imprimeries et Librairies Indo-Chinoises [...]

Nous avons fait de la publicité dernièrement sur le journal publié en mer sur les navires de la Cie. Général Transatlantique; [...]³³.

³² [Listes d'abonnés], s.l. s.d. Fonds É.-G. (P0064/K).

³³ «Mouvement littéraire», supplément «La vie canadienne», n° 7, dans Alexandre Huot, *Le trésor de Bigot*, Montréal, Éditions Édouard Garand, 1926, p. 64.

Au Maroc français et aux Antilles s'ajoutent donc Saigon, Alger et Le Cap. Grâce à cette vignette, on comprend mieux de quelle façon Garand procède vraisemblablement pour rejoindre ses marchés : il a probablement conclu des accords avec ses dépositaires Dawson & Son et la Société anonyme des Imprimeries et Libraires Indo-Chinoises, des entreprises coloniales britannique et française ayant pignon sur rue respectivement à Londres et à Paris, pour que sa production littéraire soit exportée dans le monde. Il devient alors de plus en plus clair que Garand utilise les villes coloniales des empires français et britannique comme des courroies de transmission pour les romans de sa collection. Le système de publicité qu'il met en place à bord des navires de la Compagnie générale transatlantique, compagnie française, est logique lorsqu'on sait que les trajets de ces navires ne se limitent pas aux traversées entre l'Amérique du Nord et l'Europe, mais se rendent en fait jusqu'en Afrique du Nord, notamment à Alger. Plus encore, une publicité de la maison d'édition Édouard Garand parue elle aussi en 1926 dans la revue mensuelle de Québec *La clé d'or/The Golden Key* annonce la circulation de la collection « [e]n Chine, au Japon, et en Indo-Chine, avec le *Journal de Péking* [sic]³⁴ ». Fondé par le Français Albert « Max-Nar » Nachbaur³⁵, qui possède aussi une maison d'édition, le *Journal de Pékin* s'adresse essentiellement aux ressortissants français, aux ministres et aux ambassadeurs vivant dans les concessions françaises de Chine ou les visitant. En 1933, *Le Journal de Pékin* est listé comme le seul périodique d'importance publié à Pékin dans un guide de renseignements à l'usage des passagers de navires faisant escale à Shanghai³⁶. Les informations contenues dans ces documents redessinent complètement la carte des marchés investis par Garand, qui sont loin de se limiter au commerce intérieur.

On ne connaît cependant pas les détails de ce commerce : aucune trace du nombre d'exemplaires exportés ni de chiffres sur leur rentabilité. On ne sait ni comment Garand a investi ces réseaux ni qui sont les acteurs impliqués lors des ventes. Par contre, ces vignettes nous donnent des informations sur la renommée des institutions qui sont dépositaires des romans publiés chez Garand : Dawson & Son, la Société anonyme des Imprimeries et Libraires Indo-chinoises et l'éditeur Albert « Max-Nar » Nachbaur sont des joueurs

³⁴ « Un nouveau médium de publicité », *La clé d'or/The Golden Key*, juillet 1926, p. 150.

³⁵ « Les journaux chinois et étrangers. e) La presse française », *Bulletin périodique de la presse chinoise*, Ministère des affaires étrangères, n° 40, 7 juin 1923, p. 3.

³⁶ « Principaux journaux », dans *Messageries maritimes*, s. l., 1933, p. 16.

importants dans l'économie du marché des villes coloniales. Dans le cas de la Société anonyme, sa présence sur les rues de Constantine à Alger et Catinat à Saïgon, deux artères commerciales, témoigne vraisemblablement de la vigueur du travail d'exportation effectué par Garand. Dans les années 1920, le commerce du livre canadien d'Édouard Garand compte donc sur un réseau qui, de manière surprenante, se révèle étendu et vaste.

Le temps des Affaires extérieures (1944-1945)

La première période étudiée met en lumière un réseau de distribution de la collection « Le Roman canadien » organisé autour du commerce des colonies françaises et britanniques. Or, l'analyse des documents du Fonds Édouard Garand permet de souligner un deuxième temps du commerce international de la maison d'édition (1944-1945), où la livraison suit plutôt les antennes du Gouvernement du Canada à l'étranger, et plus particulièrement du ministère des Affaires extérieures. Cette modification est peut-être moins un changement du mode de fonctionnement de la maison d'édition qu'un témoin des mouvements politiques de l'époque alors que, du statut de Dominion britannique, le Canada acquiert de plus en plus d'autonomie par rapport à l'Empire en matière de politiques et d'affaires étrangères. Il faut rappeler que le Canada, « dès l'obtention du gouvernement responsable en 1848 [...] commen[ce] à jouer un rôle international, d'abord en établissant des politiques tarifaires, puis en envoyant des représentants canadiens à l'étranger pour encourager le commerce et attirer des immigrants au pays³⁷ ». Cependant, c'est seulement sous Mackenzie King que le Canada « conclut seul son premier traité en 1923 et obt[ient], lors de la conférence impériale de 1926 [...], la souveraineté externe, laquelle [est] sanctionnée par le Statut de Westminster en 1931³⁸ ». Ce sont les relations diplomatiques enviables du Canada, au sortir de la Seconde Guerre mondiale, qui transparaissent dans les échanges qu'a Garand avec les Délégations à l'étranger concernant l'exportation et l'importation de ses livres, et dont il reste de rares traces aujourd'hui. En vif homme d'affaires, l'éditeur poursuit son ambition d'être présent dans différentes

³⁷ Louis Sabourin, « III – L'influence des facteurs internes sur la politique étrangère canadienne », *Études internationales*, vol. 1, n° 2, 1970, p. 43.

³⁸ Ibid.

librairies (« dépositaires ») du monde entier par le biais des réseaux commerciaux propres aux moments politiques dans lesquels il s'inscrit.

Il est nécessaire de rappeler qu'à partir de 1931, la publication d'œuvres romanesques périclité; Garand abandonne en partie ses fonctions d'éditeur, notamment en suspendant la publication de la collection du « Roman canadien », pour se concentrer sur la distribution d'œuvres cinématographiques. Au moment où la France est sous l'Occupation allemande (1940-1942), Édouard Garand tente de donner un second souffle à la collection de romans populaires; cette entreprise se solde visiblement par un échec, puisque seulement quatre titres sont publiés. L'analyse des correspondances reçues et envoyées en 1944 et 1945 conservées dans les archives permet d'émettre l'hypothèse que les essais de diffusion entrepris à cette époque visent la collection du « Roman canadien » (et non les œuvres cinématographiques ou la revue sur le cinéma, par exemple, qui y sont nommées et y apparaissent autrement). Bien que les mentions de dépositaires de « *French and French Canadian books*³⁹ », d'importation de « *books in French*⁴⁰ » et de « librairies qui désirent importer des livres de l'étranger⁴¹ » traversent les correspondances, l'on ne peut toutefois pas confirmer, par un bon de commande, une facture ou une liste à propos des titres demandés, si des titres ont été envoyés, lesquels, et à combien d'exemplaires.

Jacques Michon remarque que l'essor de l'édition dans les années 1940 au Québec « n'est pas le fruit d'une génération spontanée, mais le prolongement d'initiatives qui, pour les plus jeunes éditeurs [dont Garand], remontaient aux années 30. La guerre n'a fait que favoriser le développement de structures qui étaient déjà en place⁴² ». Si cette conjoncture favorable a été étudiée, il reste que l'analyse des stratégies de Garand dans la diffusion du « Roman canadien », éclaire sous un autre angle — plus commercial — les activités de l'édition montréalaise de l'époque. Durant la Guerre et la période de l'Occupation, la distribution des livres chez Garand connaît un repli sur le territoire des Amériques : l'Argentine, le Brésil, le Chili, la Colombie, Cuba et le Pérou sont alors dans la mire de l'éditeur.

³⁹ Au nom du Sous-secrétaire d'État aux Affaires extérieures, [Lettre à Édouard Garand], Ottawa, 14 mars 1944, f. 2. Fonds É.-G. (Poo64/B, B68).

⁴⁰ C.S. Bissett [Lettre aux Éditions Édouard Garand], Mexico, 14 avril 1944, f. 1. Fonds É.-G. (Poo64/B, B13).

⁴¹ Yves Lamontagne, [Lettre à Édouard Garand], Alger, 28 juin 1944, f. 1. Fonds É.-G. (Poo64/B, B53).

⁴² Jacques Michon, « Les Éditions de l'Arbre, 1941-1948 », *Voix et Images*, « L'édition littéraire au Québec », vol. 14, n° 2, hiver 1989, p. 195.

Le réseau ne se déploie plus du continent nord-américain aux routes coloniales, mais selon l'axe nord-sud.

Dans leurs travaux récents sur les réseaux culturels et intellectuels dans le domaine littéraire, Michel Lacroix et Michel Nareau analysent les échanges et les zones de coopération entre l'Amérique latine et le Québec afin de voir comment ces réseaux influencent la vie culturelle et les idées à cette époque. Dans son étude de la revue *Liaison* (1947-1950), Michel Nareau montre la présence d'« un recours constant à l'Amérique latine [qui] a permis d'instaurer de nouveaux rapports de force au sein de l'identité québécoise [...] en servant en quelque sorte de tiers-inclus⁴³ ». Il ajoute que « [s]ans qu'un discours sur l'américanité ou sur la latinité soit explicitement proposé par *Liaison*, l'Argentine littéraire dévoilée révèle bien une ouverture canadienne-française vers le Sud, de même qu'une soif de connaissance de cette aire encore à découvrir⁴⁴ ». Cette latinité partagée par les intellectuels canadiens-français, parisiens et argentins aurait, à cet égard, servi de liant aux échanges entre les trois parties. Ces travaux font état d'échanges idéologiques et amicaux entre des ensembles culturels et nationaux passant par l'Argentine; durant l'entre-deux-guerres, « [l]es défenseurs de la latinité canadienne-française célèbrent surtout la lutte opiniâtre et, à leurs yeux, victorieuse contre un des adversaires principaux du monde latin : la civilisation anglo-saxonne. Sur cette base idéologique, des liens se tissent entre Canadiens français, Français et Latino-Américains⁴⁵ ».

Le nationalisme de Garand n'est pas complètement étranger à ce « dégagement partiel par rapport aux axes identitaires habituels, ceux de la France et de l'Angleterre⁴⁶ » dont font état les recherches de Lacroix à propos de l'entre-deux-guerres. Si le Canada français est considéré sous l'angle de « l'influence de la notion de latinité et dans le cadre de relations triangulaires franco-latino-canadiennes⁴⁷ » par Lacroix, il serait juste d'affirmer que le critère linguistique (non plus latin, mais francophone) dessine, dans le corpus qui nous intéresse,

⁴³ Michel Nareau, « Coopération, réseautage et *Liaison*. "Servir" la littérature québécoise par le recours à l'Argentine », *Mémoires du livre*, vol. 4, n° 1, automne 2012. <http://id.erudit.org/iderudit/1013322ar>.

⁴⁴ Ibid.

⁴⁵ Michel Lacroix, « Lien social, idéologie et cercles d'appartenance : le réseau "latin" des Québécois en France, 1923-1939 », *Études littéraires*, vol. 36, n° 2, 2004, p. 51.

⁴⁶ Ibid., p. 60.

⁴⁷ Ibid.

une présence continentale obéissant à une volonté de publication selon les axes ouest-est (au sein du Canada) et nord-sud (vers les pays d'Amérique latine).

Cependant, bien que la période intéressant Lacroix et Nareau recouvre celle qui est propre aux activités de Garand, la logique des échanges intellectuels et culturels présidant à leurs analyses des réseaux ne trouve pas de résonnance dans l'entreprise de l'éditeur. Au contraire, l'Amérique latine de Garand peut être esquissée comme une cartographie de dépositaires visés, comprise dans un ensemble de correspondances entre la maison d'édition et un réseau de fonctionnaires et d'ambassadeurs canadiens. Du côté du commerce, le système mis en place par l'éditeur montréalais ne concerne pas l'économie du savoir. Ce que nous observons chez Édouard Garand relève en effet moins d'un réseau d'échanges intellectuels que d'une vision commerciale.

Investir le réseau diplomatique

Les documents du Fonds Édouard Garand indiquent qu'en février et en mars 1944, Édouard Garand écrit directement au Sous-secrétaire d'État aux affaires étrangères, à l'époque N. A. Robertson, ainsi qu'à différents fonctionnaires canadiens à l'étranger, dont l'honorable F. A. Turgeon⁴⁸ et Monsieur M. Désy⁴⁹. Bien que ces premières lettres signées par Garand ne fassent pas partie des documents archivés, les

⁴⁸ F. A. Turgeon est ministre en Argentine (1941-1944), ministre au Chili (1941-1942), ambassadeur au Mexique (1944), puis ambassadeur en Belgique et ministre au Luxembourg (1944-1946). Voir : Canada. Dept. of Foreign Affairs and International Trade, *Documents relatifs aux relations extérieures du Canada*, Ottawa, Department of External Affairs, vol. 10, 1944-1945, Part I, p. xxxiii.

⁴⁹ Garand aurait écrit le 8 février 1944 à l'honorable F. A. Turgeon concernant les noms des principaux distributeurs de livres en Argentine. Ce dernier aurait à son tour transmis la demande au Sous-secrétaire — N. A. Robertson. Ce dernier écrit, le 22 février, qu'il demande à la Légation de Buenos Aires de faire suivre l'information (la lettre est en anglais). Une liste des « *principal buyers of French books in Argentina which have been reported from the Canadian Legation in Buenos Aires* » parvient ensuite à l'éditeur (Au nom du Sous-secrétaire d'État aux Affaires extérieures, [Lettre à Édouard Garand], Ottawa, 14 mars 1944, f. 2. Fonds É.-G. [P0064/B, B68]). Édouard Garand approche ainsi les différents fonctionnaires dont il a obtenu les coordonnées dès le mois de mars de la même année, et ce, jusqu'au mois de mai d'après les documents retrouvés, suivant cet ordre : Argentine (Buenos Aires), Cuba (La Havane) et Pérou (Lima).

réponses du Sous-Secrétaire d'État aux Affaires extérieures réfèrent précisément aux demandes de l'éditeur alors basé au «1423-25-27 St. Elizabeth Street, Montréal». Une lettre du 23 mars 1944, adressée depuis Ottawa probablement au nom du Sous-secrétaire, rend compte des premières demandes de Garand :

Cher Monsieur,

J'accuse réception de votre lettre du 17 mars. Je vois que vous avez les adresses de M. Désy au Brésil, de M. Turgeon au Mexique et du Chargé d'Affaires en la République d'Argentine [F. A. Turgeon].

Les noms et adresses des autres fonctionnaires canadiens dans les autres pays de l'Amérique centrale et latine sont comme suit :

CHILI : Warwick F. Chipman, C. R., Envoyé extraordinaire et Ministre plénipotentiaire, Santiago.

COLOMBIE : M. T. Stewart, Commissaire de commerce suppléant. Adresse pour lettres : [...] Bogota.

CUBA : J. L. Mutter, Commissaire de Commerce. Adresse pour lettres : [...] La Havane. (Le territoire comprend Haiti [*sic*], Saint-Domingue et Porto-Rico).

PÉROU : W. G. Stark, Commissaire de commerce suppléant. Adresse pour lettres : [...] Lima. (Le territoire comprend l'Equateur)

Votre tout dévoué, [signature illisible] Sous-Secrétaire d'État aux Affaires extérieures⁵⁰.

Ces lettres adressées par Garand demandent toutes à des diplomates et à des employés gouvernementaux les coordonnées de fonctionnaires à l'étranger (les «délégués commerciaux») afin de connaître les adresses des librairies pouvant être intéressées par la distribution de ses livres dans le pays desservi par chaque représentant. Sous la plume de Garand, il en va d'un processus d'exportation, comme il s'agirait

⁵⁰ Au nom du Sous-secrétaire d'État aux Affaires extérieures, [Lettre à Édouard Garand], Ottawa, 23 mars 1944, f. 3. Fonds É.-G. (P0064/B, B68). Il est fort probable que la signature ne soit pas du Sous-secrétaire, mais de W. H. Measures de la direction diplomatique au sous-secrétariat d'État aux affaires extérieures.

de marchandises⁵¹, ou de « fournitures de librairie⁵² » notamment. L'éditeur passe ainsi par les métropoles, les centres des pays où se trouvent les ambassades pour y développer un réseau de distribution à l'échelle provinciale; sa stratégie en est une d'expansion par les centres. Lorsque ces informations sont récoltées, il écrit directement aux principales librairies suggérées, bien que peu de traces de ces échanges subsistent.

Le peu de correspondances conservées entre Garand et les librairies pourrait laisser croire que son projet est resté sans suite au sortir de la Guerre. Or, les échanges épistolaires avec Yves Lamontagne, « conseiller économique⁵³ », à propos du marché des librairies en Afrique du Nord, puis avec Monsieur J. Caroff, directeur de la librairie Hachette à Alger, ainsi qu'avec le directeur commercial de la maison d'édition Atlantica Editora de Rio de Janeiro (Brésil), en juin et juillet 1944, éclairent cette partie de la démarche. En date du 28 juin 1944, Lamontagne réfère Garand, « suite à [sa] lettre du 6 avril » qui exprimait « le désir de recevoir la liste des principaux distributeurs de livres français en Afrique Française du Nord », au directeur de la Librairie Hachette à Alger, Monsieur J. Caroff, en ce qui a trait à la distribution de livres en Algérie, au Maros et en Tunisie. Il ajoute :

Étant donné que le commerce entre l'Afrique du Nord et les pays étrangers ne peut se pratiquer actuellement qu'entre gouvernements, il a été formé à Alger un groupement auquel s'adressent les librairies qui désirent importer des livres de l'étranger. Il s'agit du « Groupement Algérien d'Importation de la Librairie et de la Papeterie » (GALIPA), 12 rue Dumont d'Urville, Alger, dont

⁵¹ « In compiling this list, I would advise that it was done without any responsibility as to the financial position of the firms mentioned. I would suggest therefore that due caution be exercised in making shipments, and that you request either cash with order of that a financial rating be supplied by their bankers in case of extended terms. [...] [T]he majority of the Lima stores either have agents in the most important provincial centres, or send books directly to their customers outside Lima. » J. S. Bruce, [Lettre à Édouard Garand], Lima (Pérou), 31 mai 1944, f. 1. Fonds É.-G. (Poo64/B, B19).

⁵² J. Caroff, [Lettre à Édouard Garand], Alger, 31 janvier 1945, f. 3. Fonds É.-G. (Poo64/B, B20)

⁵³ Basé au « 48 Boul. Saint Saens. ALGER. », à la « Délégation du Canada près [sic] le Comité français de la libération nationale », d'après l'en-tête. (Yves Lamontagne, [Lettre à Édouard Garand], Alger, 28 juin 1944, f. 1. Fonds É.-G. [Poo64/B, B53]). Lamontagne est « conseiller commercial, [de] la délégation auprès du Comité français de libération nationale, Alger » (Canada. Dept. of Foreign Affairs and International Trade, *Documents relatifs aux relations extérieures du Canada*, Ottawa, Department of External Affairs, vol. 10. 1944-1945, Part I, p. 31).

le président est M. P. Guiauchain. [...] Jusqu'ici, ces commandes ce [*sic*] sont heurtées à deux difficultés, celle du paiement, car il s'agit de trouver les dollars nécessaires, et celle du transport⁵⁴.

Ces conseils quant à l'exportation de livres ainsi que la mise en relation de Garand et Caroff mènent, dès le 17 juillet de la même année, à une lettre adressée par l'éditeur au directeur de la Librairie Hachette sur la rue D'Isly à Alger :

Sous pli séparé vous trouverez trois romans canadiens (deux genre policier et un genre sentimental). Ce sont des romans populaires dans toute l'acceptation [*sic*] du mot; ils n'ont aucune prétention littéraire, mais se vendent très bien. / Je suis prêt à vous laisser l'exclusivité pour ces trois volumes (un quatrième sera publié cette semaine) pour l'Algérie, Le Maroc et la Tunisie. / Comme ces volumes sont bon marché, je vous suggérerais d'en prendre 1000 de chaque titre et de me payer en francs car je sais qu'il vous est assez difficile de vous procurer des dollars. Il faudra que vous ouvriez un compte de banque au nom d'Édouard Garand et me faire envoyer un livret de chèques avec un livret de banque me donnant le montant que vous y avez déposé. / Je serais prêt à vous donner huit volumes pour \$1.00 [biffé, note en marge : j'aurai] i.e. \$375.000 pour les 3000 volumes⁵⁵.

On constate, d'une part, que Garand met en pratique les suggestions du conseiller économique sans toutefois y faire référence, construisant ainsi un *ethos* d'homme d'affaires aguerri. Cette posture se fonde sur l'argumentaire de Garand qui démontre la compréhension et la maîtrise de la situation politique présidant à la demande d'échanges commerciaux d'envergure, en plus de s'appuyer sur la confiance que semble porter le directeur de Hachette en l'éditeur. D'autre part, notons que Garand fait effectivement parvenir trois romans canadiens, définis par la même rhétorique de niche que l'on retrouve dans le catalogue : des romans populaires peu coûteux, qui se vendent bien et sans prétention littéraire.

À ce marché d'Afrique du Nord s'ajoute celui du Brésil et de l'Argentine dont les distributeurs avaient été ciblés par le Sous-secrétaire des Affaires extérieures⁵⁶. Répondant à Garand en août

⁵⁴ Yves Lamontagne, [Lettre à Édouard Garand], Alger, 28 juin 1944, f. 1. Fonds É.-G. (Poo64/B, B53).

⁵⁵ Édouard Garand, [Lettre à J. Caroff], Montréal, 17 juillet 1944, f. 1. Fonds É.-G. (Poo64/C, Cr3).

⁵⁶ Au nom du Sous-secrétaire d'État aux Affaires extérieures, [Lettre à Édouard Garand], Ottawa, 14 mars 1944, f. 2. Fonds É.-G. (Poo64/B, B68).

1944, le directeur commercial de l'Atlantica Editora⁵⁷ affirme avoir «il y a environ un an, distribué des livres français édités au Canada, en particulier les publications de Beauchemin, des Éditions de l'Arbre, et Granger Frères», et que «les romans canadiens que [Garand a] publiés» l'intéressent. Il demande le catalogue afin de les conseiller sur «la meilleure façon de mettre en vente [les] ouvrages au Brésil⁵⁸», rhétorique que l'on retrouve également dans les lettres d'Yves Lamontagne. Une autre lettre signée par un libraire argentin, Carlos Hirsch («libros — laminas», peut-on lire en en-tête), écrite en anglais et datée du 2 juin 1944, souligne que ce dernier est intéressé à représenter la maison d'édition d'Édouard Garand en Argentine et en Uruguay, soulignant que la «publication est apte pour le marché sud-américain⁵⁹». Il prie Garand d'envoyer par avion des livres à 25 et 50 sous et un catalogue, ainsi que les «conditions au cas où il était en charge de sa représentation». Il ajoute que notamment l'«Ataché Comercial [sic] de la Légation du Canada de Buenos Aires» peut être une référence, tout comme la «Royal Bank of Canada», «Les Éditions Variées» et «Éditions Bernard Valiquette», ce qui témoigne de l'importance de son réseau diplomatique et du commerce déjà existant avec le Canada, et plus précisément avec certains éditeurs montréalais.

Cette façon de procéder initie Garand à l'organigramme gouvernemental; faisant appel aux «délégués commerciaux», aux fonctionnaires responsables des relations extérieures et commerciales, l'éditeur surfe sur la vague d'ouverture d'ambassades du Canada sur le territoire de l'Amérique latine et de l'intérêt (financier et diplomatique) du Canada pour ces pays. Il s'agit d'un réseau diplomatique en plein essor: F. A. Turgeon est le premier ambassadeur au Mexique en 1944; F. Chipman Warwick, le premier ambassadeur en Argentine; M. Désy, le premier au Brésil... D'ailleurs, les délégués commerciaux

⁵⁷ Il s'agit probablement de «Charles Ofer (transformé en Ofaire) cet exilé suisse [s'étant] installé à Rio au début de la guerre pour y installer sa propre maison d'édition, la puissante Atlantica Editora, qui publiera en français [notamment] la plupart des ouvrages de Bernanos au Brésil.» (Édouard Leduc, *Georges Bernanos: le sceptre et la croix*, Paris, Publibook, 2016, p. 98, note 3.)

⁵⁸ Directeur commercial de l'Atlantica Editora, [Lettre à Édouard Garand], Rio de Janeiro, [?] août 1944, f. 1. Fonds É.-G. (Poo64/B, B3).

⁵⁹ «Gentlemen: Thanking you [sic] for your letter [sic] of March 17, 1944 I get [sic] to inform you that I am interested in representing your house in the Argentina and Uruguay, provided that your publications are apt for [sic] the South-American market.» Carlos Hirsch, [Lettre à Édouard Garand], Buenos Aires, 2 juin 1944, f. 1. Fonds É.-G. (Poo64/B, B50).

dont fait état la correspondance de Garand sont souvent choisis parmi ces premiers ambassadeurs qui ont joué des rôles importants dans le développement des relations commerciales et diplomatiques canadiennes du début au milieu des années 1940. Une correspondance datée de 1925 et 1926 nous laisse également croire que les éditions Garand publient et entretiennent de bonnes relations avec au moins un membre de la légation de l'Argentine au Canada (précurseur de la présence canadienne en Argentine), basée à Québec, par le biais de correspondances avec monsieur Le Chevalier J.-Eugène Corriveau (Vice-Consul à Québec, Consulat de la république d'Argentine)⁶⁰. Si le recours aux antennes du gouvernement fédéral en matière d'affaires extérieures semble propre à l'entreprise commerciale et de diffusion de Garand, l'appel aux gouvernements ne l'est cependant pas. Le Département de l'Instruction publique et le Secrétariat de la province soutiennent le milieu du livre canadien-français, respectivement dans les secteurs scolaire et de la littérature générale⁶¹. Jacques Michon fait remarquer que, tout comme Albert Pelletier, Garand encourage ses auteurs de faire des démarches auprès du Secrétaire de la province pour vendre leurs ouvrages⁶².

À ce mouvement de Garand vers les libraires étrangers, il faut ajouter une demande des libraires à Garand, depuis l'étranger. Soulignons qu'en 1944, deux lettres adressées par le secrétaire adjoint de la Chambre de commerce de Montréal (Robert Perron)⁶³ à Édouard Garand nous informent sur le rôle de relais qu'a pu jouer cette organisation dans l'exportation de livres. La Chambre de commerce propose ses services d'intermédiaire pour les demandes d'importation et d'exportation de diverses marchandises et services, comme on peut le voir dans le *Bulletin* de la Chambre de commerce où l'encart « Correspondance » démontre des demandes d'un peu partout dans le monde et qui peuvent paraître surprenantes aujourd'hui. Dans le cas de Garand, il s'agit de la librairie Sarkissian d'Alep (Syrie) cherchant de la littérature en français, des périodiques et des journaux : « *reading*

⁶⁰ Le Chevalier J.-Eugène Corriveau, [Lettre à Édouard Garand], Québec, 4 janvier 1925, f. 1-2. Fonds É.-G. (P0064/B, B26).

⁶¹ Josée Vincent, « Les politiques du livre au Québec », dans Carole Gerson et Jacques Michon (dir.), *Histoire du livre et de l'imprimé au Canada*, t. III, p. 46.

⁶² Jacques Michon (dir.), *Histoire de l'édition littéraire au Québec au XX^e siècle*, t. I, p. 317.

⁶³ Robert Perron, [Lettre à Édouard Garand et copies de demandes de librairies], Montréal, 19 juin 1944, f. 1. Fonds É.-G. (P0064/B, B74).

public for French books is very large in Syria and Lebannon [sic] [...] ⁶⁴». On trouve également dans le fonds une demande de Maurice Grouard d'Elbeuf-sur-la-Sein (Normandie, France), sollicitant des informations sur des maisons d'éditions canadiennes en vue d'obtenir de celles-ci des ouvrages publiés au Canada pour sa clientèle. On peut lire en date du 6 août 1945 : « Je serais en effet très heureux de pouvoir contribuer dans une région à diffuser les œuvres des écrivains d'un pays que nous aimons tant et avec lequel nous avons tant d'attaches. [...] P.S.: Nous n'oublions pas que ce sont vos héroïques soldats qui ont délivré notre Normandie; je suis d'ailleurs resté en rapports avec certain [sic] ⁶⁵ ». On ne sait toutefois pas si Garand a donné suite à ces deux demandes.

Conclusion

Il convient de revenir, en conclusion, sur la mise en parallèle du programme patriotique des Éditions Édouard Garand et la marchandisation des livres produits. Si la maison d'édition fondée en 1923 est destinée à promouvoir la littérature canadienne au sein de la classe populaire et francophone à travers le pays, notre recherche met au jour des réseaux de distribution qui témoignent du désir de faire rayonner le « Roman canadien » par-delà les frontières nationales. En ce sens, un nationalisme tourné vers l'extérieur alimente l'entreprise éditoriale. L'exportation des publications canadiennes-françaises ne débute pas, comme on aurait pu le penser, dans les années 1940, et n'est pas exclusivement une affaire de biens symboliques. Alors que les recherches sur l'édition littéraire au Québec avaient jusqu'à présent portées sur l'établissement d'un marché du livre d'importation, l'étude de l'exportation de la collection « Le Roman canadien » permet d'inscrire ce corpus dans une histoire de l'édition canadienne-française en regard des réseaux diplomatiques et commerciaux extérieurs, remettant ainsi en question les stéréotypes d'une fermeture et d'un rayonnement strictement national de l'édition canadienne-française.

L'étude des documents du Fonds Édouard Garand conservé à l'Université de Montréal et des suppléments « La vie canadienne »

⁶⁴ M. Serking, [Copie de la lettre à la Chambre de commerce de Montréal], Alep (Syrie), 26 mai 1944, f. 2. Fonds É.-G. (P0064/B, B74).

⁶⁵ Maurice Grouard, [Copie de la lettre à la Chambre de commerce de Montréal], Elbeuf (France), 6 août 1945, f. 4. Fonds É.-G. (P0064/B, B74).

a conduit à identifier deux réseaux correspondants à deux périodes d'activités de la collection du « Roman canadien ». D'abord, les activités foisonnantes de la première moitié des années 1920 mobilisent les réseaux coloniaux français et britanniques; puis, l'essai de relance de la collection et sa distribution au cours des dernières années de la Seconde Guerre mondiale empruntent la route des ambassades du Gouvernement du Canada en Amérique latine, et utilisent les services de la Chambre de commerce de Montréal. Cependant, les réseaux de distribution établis par Garand visent avant tout le commerce contrairement à ceux tissés par les intellectuels québécois de la même époque qui cherchent plutôt à établir une aire culturelle commune fondée sur la latinité.

Ces deux moments (1924-1927 et 1944-1945) s'organisent donc autour d'une stratégie de distribution fondée sur une compréhension des enjeux du commerce et de l'import-export propres à chaque époque. En effet, de la Dominion du Canada, dont les relations extérieures et le commerce dépendent encore de l'Empire britannique, à une période de foisonnement des relations diplomatiques mondiales au Canada nouvellement autonome dans ces domaines, une constante demeure dans la démarche de Garand : les points de dépôt en librairie agissent, au sein de réseaux (coloniaux d'abord, puis diplomatiques ensuite), en tant que centres de distribution des livres. Garand ne change pas de tactique, ce sont les réseaux qui se modifient, en raison des changements politiques des quelque 20 années de la période. La capacité d'adaptation de l'éditeur témoigne de sa fine compréhension des transformations politiques qui influent sur les marchés commerciaux de tout acabit, y compris l'édition.

RÉSUMÉ

En 1923, Édouard Garand fonde à Montréal une maison d'édition destinée à promouvoir la littérature canadienne au sein de la classe populaire et francophone à travers le pays. Gérard Malchelosse, membre du comité éditorial, dira à propos des visées de l'entreprise qu'elle promeut « une édition canadienne de Romans canadiens, écrits pour des Canadiens par des Canadiens et imprimés au Canada par des Canadiens. C'est une entreprise nationale destinée à fournir un stimulant de patriotisme, tout en aidant les auteurs de chez nous en propageant leurs ouvrages ». Bien que cet ancrage résolument

nationaliste pourrait laisser croire que les Éditions Édouard Garand s'adressent exclusivement à un public local, l'étude de la distribution de la collection « Le Roman canadien » nous informe sur ses réseaux commerciaux de distribution particulièrement étendus : au premier temps de ce rayonnement extérieur se trouvent les villes des colonies françaises et britanniques, ainsi que l'Amérique, depuis New York jusqu'à Buenos Aires.

L'article propose d'étudier ces réseaux en regard de leurs positionnements coloniaux, politiques et marchands, tout en mettant en contexte ce rayonnement par rapport aux activités d'exportation de livres canadiens de l'époque. L'étude des documents du Fonds Édouard-Garand (Université de Montréal) permet de constater la mise en place de deux réseaux distincts. Dès 1926, on annonce que les Romans canadiens sont vendus dans des points de dépôt en France, en Grande-Bretagne, mais aussi, de manière plus surprenante, à Saigon, à Alger et au Cap. L'éditeur semble alors exploiter les réseaux marchands de comptoirs coloniaux français et britanniques pour participer à la diffusion, au sein de différentes librairies francophones, de la littérature canadienne outremer. Puis, à partir de 1944, alors que la France est encore sous l'Occupation, Montréal devient la plaque tournante de l'édition francophone mondiale, et Garand en profite pour ouvrir de nouveaux réseaux de distribution vers l'Amérique latine, convoquant un ensemble de relations diplomatiques et politiques canadiennes. L'éditeur cible alors notamment les dépositaires en Argentine, au Chili, en Colombie, à Cuba et au Pérou, par le biais des représentants commerciaux et des fonctionnaires du Ministère des Affaires extérieures du Canada. Cette entreprise ne vise toutefois pas, chez l'éditeur, une inscription dans des réseaux d'échanges intellectuels et culturels suivant l'axe nord-sud, étudiés notamment par Michel Lacroix et Michel Nareau. Résolument commercial, le système mis en place par Édouard Garand touche moins l'économie du savoir que la mise en marché de produits littéraires.

SUMMARY

In 1923, Édouard Garand founded a publishing house in Montreal whose main purpose was to promote Canadian literature among the Francophone working classes across Canada. Gérard Malchelosse, member of the editorial committee, bore witness to the nationalist

leanings of the press, explaining at the time that it was “a Canadian publishing house of Canadian novels, written for Canadians by Canadians and printed in Canada by Canadians. It’s a national enterprise intended to provide an injection of patriotism while helping our authors by distributing their works.” Even though these affirmations might lead one to believe that publishing house of Édouard Garand is exclusively aimed at a local audience, through studying the distribution of the collection “Le Roman canadien” we can learn more about the enterprise’s particularly far-reaching commercial distribution networks: the major cities of French and British colonies, as well as South and North America, from New York as far as to Buenos Aires.

This article proposes the study of these networks in terms of their colonial, political, and commercial positionings, while also placing in context this distribution system with the export of Canadian books during the period. The analysis of the documents held in the Fonds Édouard-Garand (Université de Montréal) reveals the existence of two distinct networks. From 1926 onwards, the publishing house announces that its Canadian novels were sold in depots located in France, Great Britain, but also, more surprisingly, in Saigon, Algiers, and Cape Town. The publisher appears thus to have been making use of the commercial networks of French and British colonial depositories in order to participate in the overseas distribution, via different Francophone bookstores, of Canadian literature. Secondly, after 1944, while France was under Occupation, Montreal became the global centre of Francophone publishing, a new state of affairs that Garand took advantage of by using a variety of Canadian diplomatic and political channels in order to open new distribution networks in Latin America. His “Roman canadien” was promoted to middlemen in Argentina, Chile, Colombia, Cuba, and Peru, via commercial representatives and attachés from Canada’s Department of External Affairs. However, Garand did not intend to participate in the network of North-South cultural and intellectual exchanges, studied notably by Michel Lacroix and Michel Nareau. The system set in place by the Montreal publisher was less concerned with the economy of knowledge and more concerned with turning a profit.